

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

18^e ANNÉE

N^o 9.

SEPTEMBRE 1875.

A NOS LECTEURS.

La Cour d'appel a confirmé le jugement du 17 août, à l'égard de M. Leymarie, dont la bonne foi a été prouvée à cette audience par deux employés de confiance de M. Buguet; l'audition, avant le prononcé du jugement, de M. Jacolliot, ancien magistrat et homme de lettres, de M. Huguet, docteur, et de madame Huguet, qui voulaient affirmer l'honnêteté de notre administrateur et le but de ses recherches, nous faisaient espérer un acquittement.

M. Leymarie m'a prié, à titre d'actionnaire de la Société, de le suppléer en acceptant la co-gérance de l'administration et celle de la *Revue spirite*, si la Cour de cassation laisse toute sa valeur à la décision de la Cour d'appel; disciple d'Allan Kardec depuis quinze ans, j'accepte cette mission avec bonheur. Par ce temps d'épreuves pénibles, unissons-nous d'intention pour élever notre cœur vers Dieu et attirer les secours spirituels sur les rédacteurs désintéressés et fidèles de la *Revue spirite*, car ils soutiendront avec fermeté les principes qui sont notre force, qui inspirent à nos lecteurs les idées de morale et de charité. Les groupes ne doivent pas oublier que leurs communications ou articles sont soumis au contrôle du comité de lecture, seul juge de l'opportunité de leur publication.

Je viens seconder un ami estimé, aimé, dont l'absence est momentanée, qui est toujours digne de la considération des adeptes, et possède toute la confiance de la Société dont il reste l'administrateur responsable. Il se peut aussi que le recours en cassation n'éloigne pas M. Leymarie de son travail et lui épargne la rude épreuve qu'il est prêt à supporter avec courage.

Désormais, toutes les visites de nos amis devront être remises au *mercredi et vendredi de chaque semaine*, de une heure à cinq heures de l'après-midi; ils seront reçus avec la bienveillance fraternelle recommandée par Allan Kardec. Cette mesure est imposée par les occupations multiples de l'administration, à laquelle madame Leymarie prête son concours; la correspondance exige des journées pleines de calme et doit toujours être en règle.

Les lettres doivent, comme par le passé, être adressées à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec. — Les mandats et billets à ordre seront faits au nom de M. P.-G. Leymarie.

En un mot, rien n'est modifié, sauf la coopération de votre dévoué frère en croyance.

A. BOURGÈS,

Capitaine commandant de cavalerie en retraite.

Réfutation du discours de M. Littré

PRONONCÉ A L'OCCASION DE SA RÉCEPTION DANS LA FRANC-MAÇONNERIE

M. Littré, membre de l'Académie française et député à l'Assemblée nationale, a prononcé, à l'occasion de sa réception dans la franc-maçonnerie, le 9 juillet 1875, un discours qui est un exposé sommaire de la philosophie positive qu'il professe dans ses écrits. Nous reproduisons le discours tel que l'a donné la *République française* dans son numéro du 10 juillet, et nous le faisons suivre d'une réfutation.

Messieurs,

J'ai à exposer quels sont les devoirs de l'homme envers Dieu. Un sage de l'antiquité, qu'un roi interrogeait sur la notion de Dieu, lui demanda un délai qu'il prolongea de jour en jour, reculant ainsi une réponse qu'il ne se sentit jamais en mesure de donner. Ma réponse, à moi, ne tardera pas aussi longtemps; réponse que j'ai tort de dire mienne, car elle est celle d'une philosophie dont je suis disciple, et qui a élaboré pour moi, comme pour tous ceux qui voudront en user, le jugement à porter sur les doctrines de cause première et d'origine.

Ceux qui connaissent la philosophie positive, ceux qui ont lu quelques pages venues de ma plume, savent d'avance ce que je vais dire, et n'attendent ni une affirmation ni une négation. Quoi donc! diront ceux en bien plus grand nombre à qui les principes de cette philosophie sont demeurés inconnus, est-il possible de n'affirmer ni de nier? Oui, cela est possible, et, à notre point de vue, cela est sage, cela est salutaire.

Permettez-moi donc d'entrer dans le sens de la question, non sans ménagements, mais sans réticences et avec la plénitude de la liberté philosophique.

On a accusé la franc-maçonnerie de je ne sais quelles clandestines et mauvaises conspirations. Je lui en connais une dont je la loue sans réserve; c'est, au milieu des aigreurs ou des violences du fanatisme, la conspiration de la tolérance.

Il est clair que la question proposée, remise à la doctrine que je nomme positive, va changer d'aspect. Du moment que l'un des termes est reculé dans les régions inaccessibles à notre intelligence, et que l'autre subsiste, vu que l'homme est un être essentiellement relatif, il reste à déterminer où sont placées les relations souveraines qui décident de la destinée morale.

La notion des dieux ou de Dieu nous vient des anciens temps. Ce que les hommes ont pensé là-dessus dans les époques préhistoriques, nous ne le savons; mais les livres primitifs, ceux qui contiennent ou les plus vieilles annales, ou les plus vieux préceptes, ou les chants les plus vieux, sont consacrés à informer les hommes de la grande et mystérieuse souveraineté qui les gouverne.

En se simplifiant et s'épurant de plus en plus, cette notion est arrivée jusqu'à nous, et aujourd'hui elle s'impose aux intelligences sous deux formes, l'une historique, l'autre philosophique. Sous la forme historique, Dieu a parlé aux hommes, il s'est révélé, c'est un fait. Sous la forme philosophique, le monde est un effet, un ouvrage; il a une cause, un

Que faut-il penser du fait historique? La critique, qui pèse les documents et qui compare les cas semblables, a trouvé, en parcourant les annales de l'humanité, plusieurs révélations; et, pour aucune, les témoignages qui la certifient ne lui ont paru, dans leur antique innocence, capables de contrebalancer la doctrine expérimentale de la stabilité des lois naturelles. Une révélation est un miracle; or, il n'est pas de science qui, dans le domaine qu'elle cultive, reçoive le miracle, ni l'astronomie dans les cieux, ni la physique sur la terre, ni la chimie dans les combinaisons élémentaires, ni la biologie dans les phénomènes vitaux. Non pas qu'aucune science le nie en principe; mais aucune ne l'a jamais rencontré en fait.

Derechef, que faut-il penser, quittant l'ordre historique pour l'ordre philosophique, de la notion de cause première, de causalité suprême? Aucune science ne nie une cause première, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui démentît; mais aucune ne l'affirme, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui montrât. Toute science est enfermée dans le relatif; partout on arrive à des existences et des lois irréductibles, dont on ne connaît pas l'essence. On ne nie pas qu'une cause ultérieure ne soit derrière; mais on n'a jamais passé de l'autre côté. L'expérience n'y atteignant pas, chaque science, quelque créance qu'un savant en particulier puisse accorder au fait historique ou au dogme philosophique, chaque science, dis-je, se refuse à introduire, dans l'enchaînement des lois et des théories qui lui sont propres, rien qui soit emprunté à la conception d'une causalité première. Cela est toujours laissé à la théologie et à la métaphysique.

A ce point, chacun voit, et j'ai à peine besoin de l'indiquer, ce qu'a fait la philosophie positive. Ces absences d'affirmation et de négation, fragmentaires, il est vrai, et que personne n'avait songé à réunir, elle les a rangées en un ordre hiérarchique; et, quand elle les eut tenues ainsi sous son regard, dans leur ensemble, qui embrasse la connaissance du monde, de l'homme et des sociétés, elle a énoncé que la doctrine totale, résultant de leurs doctrines partielles, n'affirmait rien, ne niait rien sur une cause première et sur un surnaturel; mais elle a déclaré en même temps que cette doctrine, par cela même qu'elle est totale, exclut rigoureusement de la trame des choses une cause première, qui ne se montre plus, si elle s'est jamais montrée, et un surnaturel qui fuit devant l'observation sérieuse et précise.

Quoi que je fasse, je ne peux, tel que je suis, me mouvoir dans le cercle de la question qui m'est proposée, sans m'appuyer sur les dogmes essentiels de la philosophie positive. Depuis près de quarante ans, je la prends pour guide de mon intelligence et de ma conduite. Vous me pardonneriez donc mon langage convaincu; mais ce que vous ne me pardonneriez pas, ce que je ne me pardonnerais pas non plus, ce serait de ne pas rappeler le nom d'Auguste Comte, qui a inauguré le mouvement philosophique politique. La reconnaissance, d'accord en ceci avec la vraie sagesse et la saine ambition, veut que le disciple ne se montre que derrière le maître.

Entre les mains de la philosophie positive, la notion de cause suprême se transforme, et d'absolue qu'elle était, devient relative. Mais cette transformation ne change rien à l'ordre de nos devoirs et à leur rapport. Ils restent aussi liés à la conception substituée qu'ils l'étaient à la conception primitive. Le mode de penser que suit cette philosophie l'oblige à reconnaître que les opinions qui ont dirigé le monde jusqu'à nos jours ont été, en somme, hautement favorables à l'évolution morale de l'humanité; mais le même mode de penser l'oblige à reconnaître, par connexité historique, que

le régime scientifique ajoute une nouvelle force à cette impulsion, et que nos devoirs y gagnent en affermissement et en étendue.

Les faire dépendre de ce que l'on ne connaît point, comme il fallut dans les différentes périodes de l'humanité, est efficace, tant que l'on croit connaître. Mais, dès que cette croyance faiblit, tout ce qui s'y rattache faiblit aussi. Alors, dans cet état des intelligences et des cœurs, qui est celui de beaucoup parmi les hommes de notre temps, où chercher la règle des devoirs si ce n'est dans la règle des choses? et où apprendre la règle des choses, si ce n'est dans les sciences expérimentales, positives, qui nous enseignent ce qu'est l'univers et ses lois, je veux dire la portion d'univers et de lois qui nous est accessible?

Les choses nous parleront sévèrement sans doute, selon leur nature rigide et indifférente. Mais elles ne nous laisseront pas ignorer ce qui nous concerne, et elles nous diront en quoi elles nous seront obéissantes et en quoi elles nous opposeront une résistance insurmontable. C'est une des plus précieuses instructions que nous puissions recevoir.

Un mot sur les choses. Nous sommes placés dans une nébuleuse composée de millions de soleils. Le nôtre, même avec son cortège, y occupe un très-petit coin. Un coin encore plus petit est tenu par la terre qui nous porte. Sur cette terre, à un certain moment de sa durée, la vie apparut en mille formes, toutes enchaînées par une série de types, depuis le végétal jusqu'au vertébré le plus compliqué. Au sein de cette vie, à un moment différent de la production des organismes plus simples, l'homme, sans que, jusqu'aujourd'hui, on ait rien que des hypothèses sur son origine, comme au reste sur celle des autres animaux et des végétaux, l'homme, dis-je, vint prendre sa place aux rayons du soleil et sa part aux fruits de la terre.

Un être ainsi lié à toute sorte d'existences et assujéti à un mode organique qu'il partage avec les autres habitants de la planète, n'est point un être abandonné. Seulement, les rapports qui le maintiennent et le dirigent ne se découvrent, sauf en ce qu'ils ont d'élémentaire et de spontané, qu'avec lenteur et par le travail assidu. Les devoirs découlent de ce qu'il est en tant que créature appartenant à un ensemble. Là est la force vive qui les fait prévaloir à travers toutes les mutations sociales et malgré tous les assauts. Elle a été revêtue de bien des noms et de bien des formes, tant qu'on la connut mal : mais cela ne l'a point empêchée d'être toujours la même et toujours présente, et d'imprimer à son œuvre le caractère de la continuité et du développement.

Il importe d'indiquer quelques linéaments très-généraux de cette réaction du monde sur l'homme, laquelle, de plus en plus, détermine la vie collective et individuelle.

Le monde désormais est ouvert devant nous, ciel et terre. Une curiosité active, que rien n'arrête plus, nous porte à le sonder dans ses lointains, dans ses profondeurs, dans son passé. En même temps, la nécessité impérieuse nous force à lui demander non-seulement notre pain quotidien, mais encore une multitude de satisfactions qui se perfectionnent tous les jours. Etude et travail, savoir et exploitation, voilà les deux grandes directions où nous sommes engagés, sans pouvoir ni vouloir rebrousser chemin.

Une autre face du monde, je veux dire une autre face de ces choses que nous ne faisons pas, mais qui nous font, se montre dans le groupement des sociétés et le dynamisme qui les travaille. Il s'est trouvé que des annales recueillies d'abord sans aucune vue d'assurer la continuité de l'Histoire, ont fourni des documents qui révèlent le développement social, le progrès

des civilisations et l'idée de l'humanité. Tandis que les chrétiens damnent leurs aïeux païens et que les révolutionnaires méprisent leurs aïeux chrétiens, une reconnaissance plus éclairée et meilleure embrasse tout le passé humain. Rien n'est à scinder dans l'immense héritage qui nous a été transmis. Il n'est point de piété profonde pour les ancêtres ni de souci sérieux pour les descendants, quand des préjugés dogmatiques classent les hommes, non selon leurs services, mais selon leurs croyances.

Si, d'un côté, ce que les lois naturelles ont de modifiable excite l'activité de l'homme par le profit qu'il tire de ces modifications, de l'autre, ce qu'elles ont d'immuable, pleinement reconnu, lui enseigne la résignation consciente et voulue, grande vertu pour un être aussi chétif et aussi assailli. Le juste balancement entre l'activité et la résignation est l'attribut de la conception positive du monde.

L'extension de la tolérance, non pas seulement de cette tolérance passive qui se contente de souffrir les autres, mais de cette tolérance active qui rend pleine justice à toutes les forces sociales dans le passé, cette extension grandiose est due à la philosophie positive montrant que l'évolution humaine est un enchaînement sans solution de continuité. Et cela n'a pu être conçu et ratifié que parce que, dans toutes les constructions intellectuelles et morales, un contingent a toujours été fourni, sans que nous en eussions conscience, par l'ensemble des conditions qui nous régissent au dehors et au dedans; contingent d'autant plus petit que cet ensemble est moins connu, d'autant plus considérable que cet ensemble est connu davantage.

C'est en cette sorte que l'évolution morale est si étroitement liée à l'évolution scientifique. Le fait a été nié par plusieurs, qui, arguant, ce qui est vrai, que savoir et moralité sont choses distinctes, n'ont voulu voir qu'une simple coïncidence dans le rapport dont l'histoire témoigne entre ces deux développements. La vérité est que l'homme ne pénètre avant dans les devoirs réels qu'à mesure qu'il écarte davantage les faux milieux que la nature a mis autour de lui.

Ces faux milieux, l'expression est du fabuliste, sont partout. Ils courbent le bâton mis dans l'eau, *que la raison redresse*, dit au même endroit La Fontaine. Ils nous montrent obstinément le soleil se levant à l'orient et se couchant à l'occident. Soyez-en sûrs, il n'y a pas moins de faux milieux dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, nous imposant certains devoirs imaginaires ou mauvais, et nous masquant d'autres devoirs réels et salutaires. Ainsi le veulent les combinaisons entre les choses et notre sensibilité.

Quiconque déclare avec fermeté qu'il n'est ni déiste ni athée fait aveu de son ignorance sur l'origine des choses et sur leur fin, et en même temps il humilie toute superbe. Aucune humilité ne peut être assez profonde devant l'immensité du temps, d'espace et de substance qui s'offre à notre regard et à notre esprit, devant nous et derrière nous. En présence de ces horizons lointains découverts par la science, je n'hésite pas à répéter les fortes paroles de Bossuet qui, ravi dans une contemplation illimitée, bien que tout autre, s'écriait : Taisez-vous, mes pensées!

La sanction, non plus, ne fait pas défaut. Comment en pourrait-il être autrement, puisque la règle morale émane de cela même qui constitue notre vie individuelle et collective? Et comment celui qui la viole ne se trouverait-il pas exposé à toutes sortes de punitions? Mais, comme ces punitions visibles n'atteignent pas tous les coupables, et que des maux semblables à des punitions frappent des innocents, il faut s'élever plus haut

et arriver au tribunal du juge qui condamne et qui absout. Ce juge est la conscience. Elle résulte de la somme de règles morales que chaque civilisation, chaque époque fait prévaloir dans les milieux sociaux. Elle est nécessairement transformable et perfectible. Mais, à chaque étape, elle exerce sur les hommes une action puissante. Elle ne manque son efficacité que sur quelques organisations malheureuses, qui, d'ailleurs, ne sont pas moins réfractaires à la doctrine des peines et des récompenses après la mort, comme le montrent et le passé et le présent. Que si l'on demande davantage, c'est-à-dire une pénalité effective après que l'homme a subi le trépas, nous n'avons rien à répondre, rien à nier, rien à affirmer, ignorant absolument et ce qui est après le tombeau et ce qui est avant la vie; mais nous constatons que la conscience développée selon le degré de culture collective et individuelle, est l'œil vigilant toujours ouvert, même sur les actes les plus secrets.

Homère représente les vieillards troyens assis aux portes Scées, pendant que les guerriers vaillants soutiennent le poids du combat, et il les compare, s'entretenant des prouesses passées, à des cigales oisives dont la voix grêle résonne dans la forêt touffue. En effet, les vieillards, touchant au terme de la carrière, se reposent; leur voix faible ne se fait pas entendre au loin, et ils laissent aux jeunes les grands travaux et les vastes pensées. Mais, quand l'inévitable vieillir ne les a pas trop atteints, et qu'ils gardent, sinon le feu, du moins la lumière, alors il leur reste, pour les accompagner jusqu'au bout, la satisfaction de prêter leur parole et leur expérience à ce qui peut être utile; satisfaction d'autant mieux ressentie qu'il ne s'y mêle plus d'autre souci que celui qui occupait le vieillard de La Fontaine.

M. Littré se déclare disciple d'Auguste Comte, mais il oublie de dire qu'il n'est qu'un disciple schismatique. Sur les questions de Dieu et de l'âme, M. Littré est sceptique; il n'affirme rien et il ne nie rien, il n'est ni théiste ni athée, il n'est ni pour ni contre l'immortalité de l'âme. Auguste Comte, lui, sur ces mêmes questions, est dogmatique; il nie formellement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, il est athée et matérialiste. Le passage suivant de son Catéchisme positiviste le prouve :

« *La Femme.* Encouragée par votre préambule, je vous prie, mon père, de commencer l'exposition systématique du dogme positif par une explication plus directe et plus complète de son principe universel. J'ai déjà compris que votre conception du vrai Grand-Être résume nécessairement l'ensemble de l'ordre réel, non-seulement humain, mais aussi extérieur. C'est pourquoi j'éprouve le besoin d'une détermination plus nette et plus précise envers cette unité fondamentale du positivisme.

« *Le Prêtre.* Pour y parvenir, vous devez, ma fille, définir d'abord l'Humanité comme l'ensemble des êtres humains, passés, futurs, et présents. Ce mot *ensemble* vous indique assez qu'il n'y faut pas comprendre tous les hommes, mais ceux-là seuls qui sont réellement assimilables, d'après une vraie coopération à l'existence commune. Quoique tous naissent nécessairement enfants de l'Humanité, tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation. Les temps anarchiques font surtout pulluler, et trop souvent

fleurir, ces tristes fardeaux du véritable Grand-Être. Plus d'un vous a rappelé l'énergique flétrissure d'Arioste après Horace :

Venuto al mondo sol per far letame ;

et, mieux encore, l'admirable réprobation de Dante :

Che visser senza infamia e senza lodo.

· · · · ·
Cacciarli i ciel per non esser men belli,
Nè lo profondo inferno li receve,
Ch' alcuna gloria i rei avrebber d'elli.

· · · · ·
Non ragionam di lor, ma guarda e passa.

« Vous voyez ainsi que, à cet égard comme à tout autre, l'inspiration poétique devança beaucoup la systématisation philosophique. Quoi qu'il en soit, si ces producteurs de fumier ne font vraiment point partie de l'Humanité, une juste compensation vous prescrit de joindre au nouvel Être-Suprême tous ses dignes auxiliaires animaux. Toute utile coopération habituelle aux destinées humaines, quand elle s'exerce volontairement, érige l'être correspondant en élément réel de cette existence composée, avec un degré d'importance proportionné à la dignité de l'espèce et à l'efficacité de l'individu. Pour apprécier cet indispensable complément, nous n'avons qu'à supposer qu'il nous manque. On n'hésite point alors à regarder tels chevaux, chiens, bœufs, etc., comme plus estimables que certains hommes.

« Dans cette première conception du concours humain, l'attention concerne naturellement la solidarité, de préférence à la continuité. Mais, quoique celle-ci soit d'abord moins sentie, parce qu'elle exige un examen plus profond, sa notion doit finalement prévaloir. Car, l'essor social ne tarde guère à dépendre davantage du temps que de l'espace. Ce n'est pas seulement aujourd'hui que chaque homme, en s'efforçant d'apprécier ce qu'il doit aux autres, reconnaît une participation beaucoup plus grande chez l'ensemble de ses prédécesseurs que chez celui de ses contemporains. Une telle supériorité se manifeste, à de moindres degrés, aux époques les plus lointaines; comme l'indique le culte touchant qu'on y rendit toujours aux morts, suivant la belle remarque de Vico.

« Ainsi, la vraie sociabilité consiste davantage dans la continuité successive que dans la solidarité actuelle. Les vivants sont toujours et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain.

« Pour la mieux concevoir, il faut distinguer, chez chaque vrai serviteur de l'Humanité, deux existences successives : l'une, temporaire mais directe, constitue la vie proprement dite; l'autre, indirecte mais permanente, ne commence qu'après la mort. La première étant toujours corporelle, elle peut être qualifiée d'*objective*; surtout par contraste envers la seconde, qui, ne laissant subsister chacun que dans le cœur et l'esprit d'autrui, mérite le nom de *subjective*. Telle est la noble immortalité, nécessairement immatérielle, que le positivisme reconnaît à notre *âme*, en conservant ce terme précieux pour désigner l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales, sans aucune allusion à l'entité correspondante. »

Voici, d'ailleurs, en quels termes les disciples orthodoxes d'Auguste Comte renient M. Littré dans une brochure intitulée : *M. Littré et le Positivisme* :

« Cette note a pour but de mettre terme à une mystification qui se prolonge au delà du possible.

« Ce sont les gens de lettres qui ont fait cette situation singulière, par la façon dont ils ont placé leur confrère, M. Littré, en face du Positivisme.

« Du vivant d'Auguste Comte déjà, quand le rédacteur du *National*, membre de l'Institut, semblait professer la doctrine (l'a-t-il jamais fait sincèrement?), ses collègues, en Sorbonne et dans le journalisme, trouvaient que c'était « un rare bonheur » que de compter un pareil adhérent, auquel on n'avait à reprocher que « de s'être fait disciple, lorsqu'il pouvait être maître ».

« Bonheur médiocre et de courte durée, car, en 1857, le jour de la mort d'Auguste Comte, M. Littré proclamait sa rupture; ce qui n'empêchait point la presse de le déclarer seul héritier de celui qu'il venait attaquer et renier si audacieusement.

« Ainsi fut édifiée sa renommée de philosophe.

« Mais, absolument incapable de soutenir un rôle autant au-dessus de ses forces qu'en dehors de ses dispositions, il fut bien obligé de se conformer à sa nature, qui ne l'avait fait ni chef d'Ecole, ni homme d'Etat, et de soigner ses intérêts; c'est pourquoi il ne cessa, dès ce moment, de s'enfoncer dans la négation du Positivisme et dans la détraction de son fondateur. Il remonta bien au delà...

« Or la presse, cent fois avertie et toujours sourde à la vérité, veut continuer sa tactique.

« Elle impute aujourd'hui à la doctrine les derniers revirements de son protégé et prétend l'intéresser à la rétrogradation de celui qu'elle a si inconsidérément exalté.

« Cela n'est plus possible.

« Que ceux, donc, qui ont fait ce grand homme le gardent à leur compte! Nous ne pouvons nous en charger. Nous l'avons depuis longtemps reconnu, écarté; il n'est pas des nôtres. Qu'il continue à vendre en volumes ce qu'il attaque en feuilletons et à trahir le Positivisme dans une revue soi-disant positive, les disciples d'Auguste Comte n'ont avec lui aucune solidarité.

« Les pièces ci-jointes, en attendant une histoire plus complète, justifieront assez leur dire.

Parmi les pièces dont il est parlé ci-dessus, se trouve la lettre suivante de M. Littré :

« Versailles, 31 mars 1871.

« A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE *Paris-Journal*.

« Monsieur le Rédacteur,

« Quand j'étais disciple particulier de M. Comte, j'ai écrit, en effet, dans les années 1849-1850, sous son inspiration directe et presque sous sa dictée, les passages que vous rapportez. Ils tiennent à un ensemble de doctrines dont je me suis depuis longtemps séparé. Cette séparation, je l'ai publiquement consignée dans mon livre sur la vie d'Auguste Comte et dans un numéro de la Revue *la Philosophie positive*. Je le rappelle, non pour écarter de moi le reproche de les avoir écrits (il est juste que j'en porte la peine, et, dans les rétractations auxquelles je me réfère, je n'ai pas manqué de reconnaître cette justice), mais pour déclarer que, depuis bien des années, je ne les écrirais plus.

« Agréez, etc.

« É. LITTRÉ,
« Député de la Seine. »

Du moment que sur les questions de Dieu et de l'âme, M. Littré se borne à être sceptique par méthode scientifique, il est plutôt un disciple de Kant que d'Auguste Comte. C'est Kant qui, dans sa *Critique de la raison pure*, a prouvé que l'esprit humain est radicalement impropre à affirmer ou à nier légitimement quoi que ce soit touchant l'existence et la nature de Dieu et touchant l'existence et l'immortalité de l'âme; et c'est après Kant et en vertu des doctrines de Kant, que l'*Ecole critique* affirme que l'homme ne sait rien et ne peut rien savoir sur Dieu, sur l'âme et son immortalité.

Cela dit, examinons si la méthode expérimentale que M. Littré invoque dans son discours, autorise le scepticisme qu'il professe sur Dieu, sur l'âme et sur l'immortalité.

La règle fondamentale de la méthode expérimentale peut être formulée ainsi :

« Constatez tous les faits que fournit l'expérience ; observez-les dans toutes leurs variétés ; n'en omettez aucun, n'en ajoutez aucun, n'en altérez aucun ; dégagez les lois des faits ainsi étudiés et coordonnez-les en corps de doctrine scientifique. »

Si M. Littré pratiquait la méthode expérimentale aussi bien qu'il la préconise, il n'ignorerait pas qu'il existe une classe de faits parfaitement constatés et avérés, connue sous le nom de phénoménalité spirite qui renverse de fond en comble et son scepticisme et le matérialisme d'Auguste Comte. La philosophie ne peut démontrer rigoureusement l'existence et l'immortalité de l'âme, ni par la voie métaphysique ni par la voie psychologique ; la phénoménalité spirite les prouve d'une manière invincible par la voie expérimentale, par la manifestation spontanée ou provoquée des esprits désincarnés. Nous savons que M. Littré, sans s'être donné la peine d'étudier sérieusement les faits spirites conformément aux prescriptions de la méthode expérimentale, nous dira, comme tous les positivistes, que la phénoménalité spirite est purement subjective, c'est-à-dire une simple hallucination chez ceux qui l'éprouvent et l'affirment. Mais que peut valoir son dire en présence du témoignage de millions de personnes de tout rang et de toutes les parties du monde, affirmant, après expérimentation et examen, que cette phénoménalité est objective, c'est-à-dire une manifestation réelle d'esprits désincarnés. Le clergé catholique est aussi hostile que les positivistes au Spiritisme, et il le combat de toutes ses forces parce qu'il le considère comme une œuvre du démon dirigée contre la religion du Christ ; mais on doit lui rendre cette justice, qu'au lieu de se livrer, comme les positivistes, à des dénégations ignorantes ou de mauvaise foi sur la réalité de la phénoménalité spirite, il la

reconnait parfaitement et franchement. M. Littré pense-t-il que le clergé catholique est aussi halluciné ?

Nous voudrions pouvoir citer une foule de documents émanant du clergé catholique et où la phénoménalité spirite, tout en étant présentée comme démoniaque et pernicieuse, est néanmoins mise hors de doute et hautement affirmée. Le cadre restreint de cet écrit ne nous le permet pas. Nous nous contenterons de donner un extrait du mandement de Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, pour le carême de 1865, et un extrait d'une lettre du R. P. Ventura.

« Dans leur intervention extérieure, les démons ne sont pas moins attentifs à dissimuler leur présence, pour écarter les soupçons. Toujours rusés et perfides, ils attirent l'homme dans leurs embûches avant de lui imposer les chaînes de l'oppression et de la servitude. Ici, ils éveillent la curiosité par des phénomènes et des jeux puérils; là, ils frappent d'étonnement et subjuguent par l'attrait du merveilleux. Si le surnaturel apparaît, si leur puissance les démasque, ils calment et apaisent les appréhensions, ils sollicitent la confiance, ils provoquent la familiarité. Tantôt ils se font passer pour des divinités et de bons génies; tantôt ils empruntent les noms et même les traits des morts qui ont laissé une mémoire parmi les vivants. A la faveur de ces fraudes dignes de l'ancien serpent, ils parlent, et on les écoute; ils dogmatisent, et on les croit; ils mêlent leurs mensonges de quelques vérités, et ils font accepter l'erreur sous toutes les formes. C'est là qu'aboutissent les prétendues révélations d'outre-tombe; c'est pour obtenir ce résultat que le bois, la pierre, les forêts et les fontaines, le sanctuaire des idoles, le pied des tables, la main des enfants, rendent des oracles; c'est pour cela que la pythonisse prophétise dans son délire, et que l'ignorant, dans un mystérieux sommeil, devient tout à coup le docteur de la science. Tromper et pervertir, tel est, partout et dans tous les temps, le but final de ces étranges manifestations.

« Les résultats surprenants de ces observances ou de ces actes, pour la plupart bizarres et ridicules, ne pouvant procéder de leur vertu intrinsèque, ni de l'ordre établi par Dieu, on ne peut les attendre que du concours des puissances occultes. Tels sont, notamment, les phénomènes extraordinaires obtenus, de nos jours, par les procédés, en apparence inoffensifs, du magnétisme, et l'organe intelligent des tables parlantes. Au moyen de ces opérations de la magie moderne, nous voyons se reproduire parmi nous les évocations et les oracles, les consultations, les *guérisons* et les prestiges qui ont illustré les temples des idoles et les antres des sibylles. Comme autrefois, on commande au bois et le bois obéit; on l'interroge, et il répond dans toutes les langues et sur toutes les questions; on se trouve en présence d'êtres invisibles qui usurpent les noms des morts, et dont les prétendues révélations sont marquées au coin de la contradiction et du mensonge; des formes légères et sans consistance apparaissent tout à coup, et se montrent douées d'une force surhumaine.

« Quels sont les agents secrets de ces phénomènes, et les vrais acteurs de ces scènes inexplicables? Les anges n'accepteraient point ces rôles indignes, et ne se prêteraient point à tous les caprices d'une vaine curiosité. Les âmes des morts, que Dieu défend de consulter, demeurent au séjour que leur a assigné sa justice, et elles ne peuvent, sans sa permission, se

mettre aux ordres des vivants. Les êtres mystérieux qui se rendent ainsi au premier appel de *l'hérétique et de l'impie comme du fidèle*, du crime aussi bien que de l'innocence, ne sont ni les envoyés de Dieu, ni les apôtres de la vérité et du salut, mais les suppôts de l'erreur et de l'enfer. Malgré le soin qu'ils prennent de se cacher sous les noms les plus vénérables, ils se trahissent par le néant de leurs doctrines, non moins que par la bassesse de leurs actes et l'incohérence de leurs paroles. Ils s'efforcent d'effacer du symbole religieux les dogmes du péché originel, de la résurrection des corps, de *l'éternité des peines*, et toute la révélation divine, afin d'ôter aux lois leur véritable sanction, et d'ouvrir au vice toutes les barrières. Si leurs suggestions pouvaient prévaloir, elles formeraient une religion commode, à l'usage du socialisme et de tous ceux qu'importune la notion du devoir et de la conscience. L'incrédulité de notre siècle leur a préparé les voies. Puissent les sociétés chrétiennes, par un retour sincère à la foi catholique, échapper au danger de cette nouvelle et redoutable invasion! »

La seconde édition du livre de M. de Mirville offre, en tête, une lettre fort remarquable du R. P. Ventura de Raulica, ancien général des théatins, examinateur des évêques et du clergé romain. Nous en extrayons ces lignes :

« Lorsque vous vîntes me consulter sur le mérite et l'*à-propos* de votre travail, je balançai d'autant moins à en encourager la publication que, moi-même, j'avais été plusieurs fois au moment de la développer dans la chaire sacrée.

« Je ne disais pas assez, mon cher monsieur, en appelant votre travail utile; je l'eusse appelé *indispensable* si j'avais su, ce que nous ignorions l'un et l'autre, la prochaine invasion de *ce fléau* que vous appelez si bien une épidémie spirituelle : fléau dont la propagation universelle et subite constitue, selon moi, malgré ses apparences de puérilité, *un des plus grands événements de notre siècle.* »

En quoi donc consiste la divergence qui existe entre les spirites et le clergé catholique? Simplement dans une question de méthode. Le clergé catholique, prenant pour point d'appui les Écritures et les dogmes de l'Eglise, affirme que la phénoménalité spirite est l'œuvre du démon qui se sert de ce moyen pour tromper, séduire et perdre les hommes; il conseille de l'éviter. Les spirites pensent que cette phénoménalité est un fait providentiel dans l'intérêt du progrès de l'humanité, et que, fût-elle une œuvre du démon, il faut l'étudier d'après les procédés de la méthode expérimentale et en dégager les lois. Ils pensent que, bien loin de battre en retraite devant le démon, il faut lui faire face et l'inonder de lumière. Le prince des ténèbres a horreur de la lumière, et il reculera!!! Le clergé catholique ne peut ignorer que sous l'influence de l'école positiviste, tant orthodoxe que schismatique, le matérialisme a envahi la classe des gens de lettres et a profondément pénétré dans le peuple. Le spirisme confond cette école par une démonstration de fait. Pourquoi

donc, pour en finir une fois pour toutes avec le scepticisme et le matérialisme, le clergé catholique, tout en se tenant à son point de vue, quant à la nature de la phénoménalité spirite, ne ferait-il pas affirmer du haut de toutes les chaires sacrées et ne ferait-il pas démontrer par les milliers d'organes de publicité dont il dispose, la réalité incontestable de cette phénoménalité? Après tout, le vrai, quel que soit son objet, est un attribut de Dieu!

M. Littré dit qu'il n'est pas de science qui, dans le domaine qu'elle cultive, reçoive le miracle. Il a raison sur ce point. Aussi nous gardons-nous de considérer la phénoménalité spirite comme miraculeuse ou surnaturelle en quoi que ce soit. Par cela seul qu'elle se produit au sein de la nature, cette phénoménalité est aussi naturelle que celle de n'importe quelle science expérimentale, et elle implique des lois naturelles correspondantes encore inconnues qu'il s'agit de dégager et de coordonner en science positive. Les spirites, plus fidèles que M. Littré à la méthode expérimentale, ont commencé et poursuivent la construction de cette science. Allan Kardec en a jeté les bases dans ses livres.

RENUCCI,

Capitaine en retraite.

Cette réponse, imprimée en brochure, est vendue 0 fr. 25 cent. par M. Renucci, au bénéfice du compte-rendu du procès des spirites.

FAITS DIVERS ET PHÉNOMÉNALITÉ.

Effet mécanique direct, produit par la lumière.

Nous lisons dans le journal *The Commercial Age, New-York city* :

Le savant William Crookes, membre de la Société royale de Londres, a fait, relativement à l'action de la lumière, une des plus grandes découvertes qui ait jamais paru dans le monde depuis que l'analyse spectrale a été trouvée. Il a démontré qu'on peut produire un effet mécanique direct par la lumière, en laissant tomber des rayons lumineux sur l'extrémité du bras d'un levier, balancé avec une extrême délicatesse et suspendu dans le vide. On avait toujours affirmé le contraire jusqu'à présent.

Cette grande découverte, pleine de richesses inconnues pour l'avenir de la société, a été donnée au monde au moyen du Spiritisme; c'est en essayant d'obtenir l'évidence matérielle (au moyen d'un instrument) de l'existence de cette soi-disant *force psychique*, et pour éprouver le pouvoir médianimique qui faisait remuer quel-

ques graines dans un tube vide, en verre, que William Crookes découvrit ce mouvement produit par une cause inconnue, mais qu'il a attribué finalement à la radiation de la chaleur. En continuant ses observations relativement à cette nouvelle découverte, M. Crookes a pu faire d'autres révélations au monde par rapport à la lumière.

Remarque. — Allan Kardec a dit, il y a longtemps, que dans l'examen de la loi spirite, les hommes de science trouveraient une source intarissable de nouvelles découvertes utiles à l'humanité; c'est un champ inexploré, fécond en surprises, où chacun trouvera la bonne moisson. M. Crookes, positiviste et chimiste, qui dans le principe niait les phénomènes spirites, était surpris de voir des hommes de valeur tels que M. Wallace s'occuper activement de cet ordre de choses; il voulut consacrer trois mois à cette étude. Trois mois c'était peu, et depuis plusieurs années notre chercheur fait comme Allan Kardec, à un autre point de vue; il scrute ce monde de l'invisible et trouve des déductions nouvelles et l'application de forces qui, si elles donnent ce que la pensée d'un savant prévoit, peuvent modifier de fond en comble la manière de voir sur la puissance des rayons lumineux, sur leur puissance mécanique incalculable.

M. William Crookes, l'homme persévérant et judicieux, n'aura pas perdu son temps pour s'être adonné à l'analyse des phénomènes spirites; cet halluciné, comme on l'appelle au palais, pourrait bien avoir trouvé la gloire et l'immortalité dans ces recherches suivies, tant dédaignées par les beaux parleurs du journalisme qui n'ont pas étudié, et par les académiciens oisifs et satisfaits.

Robert Dale Owen.

(Article traduit du *Banner of light*, par M. Bruce, professeur de langues.)

La liberté de la presse publique est un privilège glorieux, mais son caractère mensonger et son effronterie sont déplorables à l'extrême. Non-seulement elle souille les intelligences, mais elle corrompt la morale publique à un tel degré, que des personnes irréfléchies arrivent à penser qu'elles ont la liberté de faire et de dire ce qu'elles veulent. La presse semi-religieuse, dans certaines questions, ne se préserve pas de cette gangrène qui corrompt la société.

Les observations précédentes nous sont suggérées en lisant les affirmations suivantes d'un journal *La Tribune* de Chicago, intitulé : *Robert Dale Owen est devenu fou.* « La cause ne date pas de quelques mois : à l'occasion de la découverte de l'imposture des mé-

diums Holmes, de Philadelphie, avec Katie-King, le choc fut trop violent pour M. Owen, etc., etc. » — Le journal *The Leader*, de Cleveland, du 6 juillet, dit aussi : « La conviction qu'il s'était exposé au ridicule dans la fraude de Katie-King était trop forte pour M. Owen et compléta la destruction de son organisation mentale. » Or, le fait est qu'il n'y a pas la moindre vérité dans ces deux affirmations ; M. Owen, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, avait été malade pendant quelque temps et probablement avait eu une rechute parce qu'il était sorti trop tôt. Nous savons maintenant de bonne autorité, que son dérangement mental est le résultat d'une fièvre qu'il a eue il y a cinq semaines, et que sa maladie n'avait rien à faire avec sa croyance spiritualiste ni avec l'affaire de Katie-King.

Un excès d'application du cerveau dans ses travaux littéraires, scientifiques, de tous ordres, et dans ses conférences publiques, augmenté par la fièvre survenue, est la simple explication de sa folie donnée par le docteur Jackson, son médecin, à Dansville, N.-Y., où M. Owen résidait au moment de son attaque. La nouvelle d'un héritage augmenta son excitation, et dans l'état de débilité physique où il se trouvait, ce fut la dernière goutte qui fit déborder le vase. Le docteur *Jackson* n'est pas spiritualiste, mais il affirme d'une manière certaine que le spiritualisme n'a rien à faire avec la folie de son malade.

Un architecte de cette ville, il y a quelques années, devint tout à fait fou, d'un excès de travail mental, il est aujourd'hui dans une maison d'aliénés ; il était membre de l'église et très-dévoit, et participait à toutes les conférences et réunions pour les prières, etc., etc. Personne ne pensa à attribuer sa folie à sa croyance religieuse ; cependant, s'il avait été un spiritualiste au lieu d'être un dévot fervent, la presse, comme dans le cas de M. Owen, n'aurait pas manqué de répandre partout qu'il était devenu fou à cause de sa croyance au spiritualisme ; mais une presse mercenaire est capable de tout. Cependant, toutes les personnes de bon sens, et il y en a des millions parmi les spiritualistes, traitent avec raison, avec mépris, les allégations comme celles des deux journaux cités plus haut.

Comme supplément à nos observations et pour les confirmer, nous donnons la lettre suivante du docteur Willis à l'éditeur du *Banner of light* :

« Ayez la bonté de me concéder assez d'espace pour dire quelques mots à l'égard de M. Owen, dont l'état a rempli de profonde tristesse le cœur de milliers de personnes qui le connaissent et qui l'aiment. J'ai lu avec indignation les insinuations odieuses de la presse périodique ; elle induit le public en erreur, en disant que la

folie de M. Owen est causée par l'ébranlement de sa foi dans le spiritualisme, par rapport à l'affaire de Katie-King à Philadelphie. Rien n'est plus loin de la vérité.

« Le spiritualisme de M. Owen n'était pas chez lui une affaire de croyance, mais une certitude basée sur des faits démontrés, que nulle fraude de la part des médiums de profession, ne pouvait ébranler le moins du monde.

« Sa foi n'a jamais été plus forte qu'après l'affaire de Katie-King. Elle ébranla sa confiance dans l'intégrité des médiums Holmes, mais elle ne pouvait en rien toucher la multitude de faits qu'il avait constatés pendant de longues années d'investigation, soit avec l'aide de ses amis intimes, qui avaient le don de la médiumnité, soit avec de petits enfants qui étaient aussi purs et innocents que ceux que Jésus prenait dans ses bras, les bénissant parce qu'ils représentaient l'innocence et la pureté du royaume du ciel.

« Ceci, je le sais de sa propre bouche, et je sais aussi professionnellement la cause de sa maladie actuelle. Déjà, depuis le mois de novembre 1873, quand j'étais en Connecticut, M. Owen m'envoya chercher parce qu'il devait me consulter pour sa santé. — Il était alors à l'hôtel Branting, à New-York, ayant grande confiance dans mon savoir médical pour la découverte des causes cachées de certaines maladies; il me demanda un examen très-sérieux. De mon diagnostic, je déduisis qu'il souffrait d'une inflammation sur-aiguë de la membrane muqueuse gastro-intestinale et, spécialement, dans la colonne vertébrale; il y avait déjà un grand dérangement des centres nerveux et son état me causa une telle inquiétude, que je lui ordonnai de prendre beaucoup de précautions, de ne pas fatiguer son cerveau par ses occupations littéraires. Je lui dis positivement que s'il ne trouvait pas de soulagement par la médication et le repos, sa maladie finirait ou par la folie, ou par un ramollissement du cerveau.

« Les résultats ont confirmé l'exactitude de mon diagnostic; je crois que dans la plupart des cas la folie résulte d'une lésion intestinale, et je n'hésite pas à dire que dans celui-ci, le Spiritisme n'a pas été une cause de folie; n'a-t-on pas dit, il y a cinq ans, que j'étais devenu fou, tandis que j'avais eu simplement une attaque d'hémorrhagie pulmonaire.

• Tout à vous,

Frédéric L.-H. WILLIS.

Les maisons des Esprits à Vicence et à Pecetto-Torinese.

(Extrait du journal de Vérone *l'Alliance*, n° 138, 26 mai 1875,
par les *Annali del Spiritismo*, de Turin.)

LETTRE D'UN DEMI-SAVANT A UN AUTRE.

Tu me demandes des informations sur le fait désormais fameux de la porte Padova, et qui, depuis plusieurs semaines, occupe la curiosité du public de Vicence et de beaucoup d'étrangers. Je te fais part de ce que j'ai pu apprendre par moi-même et par l'intermédiaire de personnes intelligentes, très-compétentes dans la matière, qui ne sont certes pas suspects de vulgaires préjugés. Voici ce dont il s'agit :

Dans une petite maison à deux étages habite un pauvre prêtre étranger aux affaires de ce monde ; il y passe sa vie pacifique en compagnie de sa vieille Perpétue. Il entendait depuis quelques mois des bruits insolites qui, en se répercutant dans les bases de l'édifice, en ébranlaient les murs comme s'ils étaient frappés par de violents coups de marteau ou de masse. Le prêtre ne fut pas dès l'abord préoccupé de ces bruits et de ces coups, il les croyait produits par le travail de quelque ouvrier dans les maisons adjacentes.

Mais il s' alarma sérieusement quand il s'aperçut que ce jeu durait trop longtemps et surtout, quand après s'en être plaint aux voisins, il fut avéré que personne ne se donnait le barbare plaisir de troubler son repos et son sommeil, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Dès lors, craignant que quelque malfaiteur ne cherchât à enfoncer les murs de sa maison, il fit son rapport aux autorités ; aussitôt, il fut pris de sérieuses mesures pour attraper le drôle qui, avec si peu de gêne, attentait à la propriété du prochain. Les gardes de la questure n'obtinrent d'autre résultat, dans leur entreprise, que celui de confirmer davantage la réalité des bruits dont se plaignait le prêtre.

De là une foule de curieux se rendant sur les lieux pour assister à cet étrange phénomène ; de là le bavardage de commères et de la masse ignorante, qui voient la queue et les cornes du diable dans tout fait qui frappe leur imagination et dont ils ne savent pas se rendre compte ; de là les tentatives des spirites et de leurs *médiums* ; ils prétendirent trouver dans ces coups violents qui faisaient trembler une maison, l'intervention mystérieuse de quelques Esprits

souffrants qui, par ce moyen peu courtois, implorèrent les prières du ministre de l'autel.

Le fait est que le phénomène était sensible pour tout le monde et qu'il l'est encore ; chacun attendait avec anxiété une explication. Elle ne pouvait venir que des investigations de la science.

Avec l'autorisation du préfet de la province, on forma une commission composée d'ingénieurs, de professeurs de physique et d'autres citoyens intelligents et savants, lesquels se mirent avec la meilleure bonne volonté à étudier un phénomène qui, selon eux, ne pouvait être que le fait d'œuvres humaines ou de forces naturelles occultes. Cependant, la science et le bon vouloir de la Commission furent plus d'une fois dérouterés ; quand elle croyait tenir en main des données suffisantes pour une explication raisonnable, elle avait de nouveaux doutes à cause des faits qui surgissant à tout instant, détruisaient tout à coup les preuves sur lesquelles on s'était appuyé.

Dans le premier jour des recherches, les coups se scindant avec des cadences égales et constantes dans un des angles du rez-de-chaussée de la maison, on pensa qu'il pourrait bien exister une galerie souterraine dans laquelle un plaisant pourrait frapper ces coups terribles pour s'amuser au dépens des investigateurs illustres. Après avoir appliqué des appareils d'exploration aux principaux murs de la maison et constaté le point où les vibrations étaient le plus sensibles et même visibles à l'œil, on exécuta des excavations et des sondages jusqu'à la profondeur des fondations sans trouver un indice de ce que l'on avait supposé.

Une personne ayant prétendu que la constitution souterraine du sol pouvait se prêter à l'existence d'un cours d'eau, lequel, en se heurtant sans discontinuité contre un point donné, produirait le phénomène, on exécuta des sondages plus profonds jusqu'à 5 mètres ; on ne rencontra que de l'eau d'infiltration bien paisible, sans agitation ni secousses, et cependant les murs étaient ébranlés.

Bien mieux, ces bruits changèrent tout à coup de caractère et d'intensité, ils ne se faisaient plus entendre au rez-de-chaussée, mais bien dans une chambre du premier étage, où ils agitaient les poutres du plancher, au point de faire craindre qu'elles ne sortissent de l'encastrement du mur principal où elles étaient fixées.

La Commission perdait la tête ; à moitié découragée, elle remit à plus tard la poursuite des investigations.

Deux jours après, elle reprit sa laborieuse besogne et fut témoin d'une longue série de coups de plus en plus forts, d'une intensité encore plus extraordinaire que celle des jours précédents ; les supports d'une fenêtre qui donnait dans un cabinet obscur furent rompus, et une alcôve fut assez profondément lézardée ; le crépis-

sage des murs du rez-de-chaussée et du premier étage tombait sans cesse. En définitive, comme résultat on ne savait rien. Abandonnant les premières idées, on se dit : le phénomène est produit par des forces élémentaires et des fluides comprimés semblables à ceux que produisent les tremblements de terre ; ils se développent par des voies souterraines inconnues et agissent dans un lieu donné. Vu le rayonnement restreint des coups et des oscillations à l'endroit où ils se constatent, les nouvelles études des savants ne pourront être qu'infructueuses.

Ami, si à l'égard de cette affaire obscure il nous venait un peu de lumière, je t'écrirais.

Remarque. — Cette solution scientifique était attendue ; Sa Seigneurie la Commission n'a pas fait autre chose que ses sœurs passées, présentes et futures, et le demi-savant fera comme les ingénieurs et les professeurs de physique, il attendra longtemps sous l'orme.

Le Spiritisme a donné depuis longtemps la clef de cet ordre de phénomènes, de ces faits si intéressants et si gros d'avenir. Avertir les hommes de science que en dehors des forces connues, il existe une loi psychique, la plus essentielle, dont l'application doit être une source de progrès matériels et moraux, tel est le but de ces manifestations brutales mais intelligentes. Pendant des périodes millénaires, l'humanité n'a-t-elle pas été comme aujourd'hui plongée pour ainsi dire dans un océan aérien et baignée dans l'électricité ; la Grenouille de Galvani, dont les académies ont fait gorge-chaude, ne nous a-t-elle pas conduit à la télégraphie et à des applications chimiques et physiques merveilleuses ; demain, cette force qui secoue une maison et se déplace au nez des savants officiels, se mettra au service des hommes de vérité ; la loi spirite sera la sauvegarde des sociétés futures.

Il y a dans ces bruits la démonstration complète, pour qui veut la chercher consciemment, et d'une manière irréfutable, de la survivance de l'âme à la destruction des organes matériels. Comme ces phénomènes ont lieu en tous pays, qu'ils se présentent à certaines périodes, pourquoi ne pas les étudier à un autre point de vue que celui qui est invariablement fixé par la coutume et les préjugés ? Si les commissions se sont toujours déclarées impuissantes à bien déduire la nature de cet ordre de phénomènes, c'est que, partant de données erronées, elles ne pouvaient que donner des solutions similaires.

A choses nouvelles, hommes nouveaux et pensées libres et indépendantes ; tout critérium est menteur, quand la passion et le parti pris le dénaturent.

(Extrait du journal *la Gazette piémontaise*, n° 148, 31 mai 1875.)

On nous écrit de Pecetto-Torinese :

Ecoute la belle farce qui m'arrive. J'ai ici une maison isolée que j'ai louée, et voici mon locataire qui arrive tout épouvanté me raconter que depuis plus d'une semaine, dans la maison que je lui ai louée, il y a des Esprits qui s'amuse à lancer des pierres et des briques dans la cour et sur le toit. Je me mis à rire; mais, comme il insistait, j'allai voir. Le fait est que dans la cour il y a déjà une masse de débris envoyés de la sorte, que le toit est considérablement endommagé; et cependant, on n'a pas encore pu découvrir d'où viennent ces projectiles et qui les lance.

Mais je suis persuadé que les Esprits seront pris si la police veut y mettre un peu de bonne volonté. Je crois que ces Esprits doivent être les mêmes qui, il y a quelque temps, dans un de mes biens, m'ont déraciné environ une cinquantaine de nouveaux ceps de vigne; c'est-à-dire que ce sont des Esprits qui, loin d'être spirituels, ont fort peu d'esprit et encore moins d'honnêteté.

(Suit la signature).

CORRESPONDANCE.

Réflexions d'un docteur philosophe.

Amis et frères,

Pour vous faire comprendre ma pensée, permettez-moi d'emprunter une image à un souvenir de lecture de ma jeunesse, quand je lisais la *Jérusalem délivrée*. Nos grands guerriers étaient parfois le jouet d'une vision fantastique qui au milieu de la mêlée, venait les défier, et ces nobles spadassins se lançant à leur poursuite, étaient ainsi entraînés loin du champ de bataille; leur grande valeur était annulée, car ils avaient couru après une apparition. Je crains que notre ami soit dans ses communications en train d'être capté; on dirige son intelligence si vive et si nette, vers des problèmes impossibles à vérifier, un peu en dehors du vrai Spiritisme; pendant ce temps, il ne s'occupe pas de ce dont nous ne devrions jamais nous départir.

Pour moi, le Spiritisme se résume tout entier dans une phrase :

Relier le passé et le présent par la réincarnation.

Relier tous les habitants de notre planète, incarnés ou désincarnés par la solidarité.

Relier les habitants de tous les mondes passés, présents et futurs, par l'amour.

Tous s'acheminant sous l'œil de Dieu, vers lui, le saint des saints.

Je ne prétends pas faire une religion du Spiritisme, le temps des religions est passé. Jésus lui-même a dit : « Le temps est venu qu'on ne sera plus obligé d'aller à Jérusalem pour adorer Dieu le Père. »

Le Spiritisme est la religion de chaque individualité ; par cela seul il ne peut être la religion d'une réunion d'hommes.

Tant qu'une religion est objective, tous ceux qui la comprennent d'une autre façon font encore secte. Mais ici, c'est Dieu qui parle à notre cœur, à notre âme, à notre conscience, dans notre foi intérieure nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu et Dieu vient nous trouver dans son temple. Nous n'avons qu'à le recevoir, à être heureux de sa visite, il ne s'agit plus de faire des dogmes, des confessions de foi ; il ne s'agit plus de croire, il faut sentir, il faut aimer. Aimer n'est pas faire une religion, la religion est toute faite, vous êtes ralliés par l'amour.

La science a une grande valeur, mais elle ne doit pas être la nourriture de ceux qui aiment ; quand ils la possèdent, elle doit leur servir à vérifier par elle ce qu'ils aiment ; mais ce n'est pas elle qui leur montre ce qu'ils doivent aimer.

Exemple : Croyez-vous réellement à la réalité du diable, qui existerait d'après la théorie de notre ami ? Le voyez-vous s'incarnant, obligé de laisser son périsprit et les Esprits à l'affût pour venir le détruire et le transformer ? Ne croyez-vous pas ensuite qu'un fluide, quel qu'il soit, est mû par ses propriétés physiques et chimiques, et qu'il n'a pas besoin d'être dirigé par les Esprits pour aller à sa destination, quoique je ne nie pas la puissance des Esprits, sur les fluides bien entendu ? Il en est de même des divers rayons de la lumière. Je crois que les bons Esprits ont des occupations plus élevées que celles-là. Un fluide est un instrument physique qui, comme le bras, tend une main amie ou donne un soufflet. Je comprends que le fluide harmonique qui a commis l'un de ces actes, s'il venait à être séparé brusquement de son corps, conserve dans l'erraticité la dernière impression de la dernière volonté ; mais il ne resterait rien dans le bras. Les fluides sont inconscients, ils ne sont que des instruments, ils ne doivent pas garder l'empreinte du sentiment qui les fait agir, pas plus que la trace du gibier ne reste indéfiniment perceptible au nez du chien le plus exercé.

Si quelque chose persiste indéfiniment jusqu'à ce qu'il ait pu se

transformer, c'est un acte de volonté; mais son empreinte ne persiste-t-elle que sur le fluide d'où sa volonté émane et non dans le fluide? ou sur le fluide qui accomplit l'acte voulu, parce que ce fluide ne doit pas tarder à rentrer, en dehors de l'acte de volonté, sous l'empire de ses lois physiques et chimiques?

La médiumnité de madame Adelma de Vay (1) semblerait donner raison à la théorie dictée à nos amis; mais si vous réfléchissez, vous verrez qu'il n'en est rien. Que voit en effet madame de Vay? des scènes entières de la vie d'individus qui ont vécu. Croyez-vous que ces scènes soient manifestées par l'oxygène, ou l'hydrogène, ou le carbone ou l'azote? Bien sûr que non. Elles sont manifestées par le fluide harmonique. Vous avez là un problème spirite qui peut vous faire juger de la valeur de la conception du fluide harmonique, si par elle vous parvenez à l'expliquer mieux qu'avec une autre.

Qu'est-ce que le fluide harmonique? C'est un fluide qui a pour propriété de saisir les impulsions qui viennent du dedans par le fluide animal et de choisir au dehors, dans le milieu, ce qui doit satisfaire ces impulsions et les faire taire. Le fluide harmonique est donc instinct par nos impulsions, il est intelligence par la propriété qu'il possède de choisir ce qui satisfait l'instinct. Cette intelligence est toujours en rapport avec l'impulsion dans toute la série animale, jusqu'à l'homme inclusivement. Mais à partir de l'homme, cette intelligence capable de sentir son Créateur s'applique à d'autres études, bien qu'elle soit toujours obligée de satisfaire à l'instinct animal. C'est une éducation nouvelle qui s'ébauche, mais la passion animale lui donne toujours son impulsion, son énergie. Est-il surprenant que tous les objets aimés et possédés, pénétrés de ce fluide harmonique si animalisé et pas encore divinisé, ne reflètent que les scènes passionnelles? Est-il surprenant qu'elles soient plus visibles que les autres, d'un sentiment plus élevé, puisque le fluide périsprital est d'autant plus grossier, matériel, que le fluide harmonique est moins intelligent et par ses nouvelles études moins divinisées? Je ne trouve là rien d'impossible, rien d'étonnant, sinon la durée de la persistance de cette impression. Mais j'en saurais admettre que ces éléments émanés du fluide harmonique, qu'ils soient hydrogène ou autres, une fois séparés de l'unité vitale qui les animait, conservent une portée quelconque de la passion qui animait l'être entier.

La médiumnité si curieuse à première vue de madame de Vay, devient ainsi une médiumnité très-facile à expliquer. Elle est en sens inverse de l'extase, le même phénomène de seconde vue; seu-

(1) Médium qui, les yeux bandés, fait l'historique d'un objet quelconque quand on le met sur son front.

lement, l'extatique regarde en haut, si je puis m'exprimer ainsi, et l'autre regarde en bas. L'un regarde les choses du fluide divin, l'autre les choses du fluide animal, mais les deux phénomènes se passent dans le fluide harmonique et sont visibles par le fluide harmonique du médium.

Le fluide harmonique commençant avec les photo-organismes et se développant jusqu'à devenir un Esprit pur, un médium tel que madame de Vay pourrait suivre sur le globe le développement de cet Esprit; raconter les différentes phases de ses existences : il lui suffirait d'avoir la série des lieux habités et des objets touchés.

Il lui serait très-facile de voir, par la série des faits, comment l'instinct a sollicité l'intelligence, comment l'intelligence a modifié l'instinct, comment la passion sollicite l'intelligence et comment l'intelligence modifie les passions. On verrait la différence apportée à chaque incarnation par le séjour dans l'erraticité, dans ce lieu où les bonnes résolutions se prennent, où des directions différentes vous sont données, où vous comprenez vous-même vos erreurs et modifiez vos sentiments, ceux qui vous donnent des aspirations nouvelles. On verrait ensuite ces aspirations devenir des intuitions, puis des idées innées, puis l'Esprit arrivé à la pleine conscience de lui-même, sacrifier tout ce monde plutôt que de faillir à sa destinée future, celle que Dieu le Père promet à tous ceux qui l'aiment et le servent. N'est-ce pas là le vrai Spiritisme, la science de l'Esprit?

Vous remarquerez que je ne cherche pas à vous donner la composition chimique du fluide harmonique, pas plus que celle du fluide animal ni du fluide périsprital. Il me suffit pour le moment de comprendre qu'ils existent, qu'ils forment chacun une individualité et que les trois forment une individualité complexe.

Il me suffit également, pour le moment, d'étudier leurs rapports par ce que je connais de la science de l'Esprit.

Plus tard, arriverai-je à connaître les éléments constitutifs de chacun de ces fluides? Je n'en sais rien, mais il me semble pouvoir déjà dire que, quels que soient ces éléments constitutifs, que ce soit de l'hydrogène, de l'azote, de l'oxygène, ces derniers ne sont pas ces fluides susnommés; ils ne jouissent pas des propriétés de ces fluides, propriétés qui leur appartiennent comme corps nouveau composé et non comme une résultante des propriétés de chacun d'eux. Le carbonate de chaux n'a ni les propriétés de la chaux ni les propriétés de l'acide carbonique; le carbonate de chaux a ses propriétés qui lui sont propres; est-il décomposé, le carbonate de chaux est détruit, et ni la chaux ni l'acide carbonique ne refléteraient les propriétés du carbonate de chaux. Supposez même que ce carbonate de chaux ait vécu, qu'il ait été retiré des os d'un animal quel-

conque, ni l'acide carbonique ni la chaux ne vous rediront la vie de l'animal dont le carbonate a été extrait.

C'est du moins mon opinion, jusqu'à plus ample informé, et supposé qu'il restât quelque chose, il n'est pas besoin d'Esprits préparés à cette transformation. Cela doit se passer comme dans une épidémie ; tous ceux qui vivent dans le milieu infecté ne la prennent pas, et de même, tous ceux qui absorberont de ces gaz infectés n'en seront pas malades ; s'ils le deviennent, c'est probablement en vertu d'une loi dont j'ai voulu donner une idée par le *Quid divinum*, sans avoir la prétention de la formuler. Docteur D. G.

POÉSIE SPIRITE

La Ilustracion Espirita, n° 38.

Mexico.

Précocité extraordinaire. — Un enfant de dix ans, élève de l'Institution de M. Ph. Lopez, est l'auteur des vers suivants, qui non-seulement démontrent un grand talent poétique, mais qui sont une preuve de l'avancement intellectuel de son esprit ; cet enfant, qui s'appelle Manuel Perez Bibbins, donne, par cette poésie, une preuve que ces vers ne sont pas les premiers qu'il a faits, puisque tous les hommes intelligents les qualifient d'œuvre de maître. — Seul, le Spiritisme peut expliquer cette classe de phénomènes, avec l'aide de la pluralité des existences et les réminiscences inconscientes des autres vies :

LAUS DEO!

(Tiré de la *Revista Espiritista*.)

Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit !
Elancez-vous comme une flamme,
Répandez-vous comme le bruit !
Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots :
L'homme en vain fermera sa paupière,
L'hymne éternel de la prière
Trouvera partout des échos !...

(Traduction.)

DISSERTATIONS SPIRITES.

Toute consolation vient du Spiritisme.

Médium, Marc Baptiste.

31 mars 1875.

La consolation suprême et permanente, d'où vient-elle? Du Spiritisme. On doit donc être heureux et fier d'être et de se dire spirite ; non pas de cette fierté orgueilleuse qui fait croire à ceux qui en sont atteints qu'ils sont au-dessus des autres, mais de ce contentement qui demande à déborder pour faire sentir à tous ses bienfaitantes effluves. Cette joie pure qui se communique à tous les hommes de cœur éclatera bientôt librement, sans entraves, au sein des populations heureuses d'adopter notre doctrine. Ce moment n'est pas éloigné, et les vrais spirites recevront sur la terre, au milieu de leurs travaux, une récompense morale au-dessus de tout ce qu'ils peuvent espérer. Les masses ont encore besoin d'être soigneusement et longuement pénétrées des vérités spirites par l'action fluïdique. Il faut semer en elles silencieusement ; quand le moment sera venu de parler, quand le terrain sera suffisamment préparé, un signal, parti de l'espace et donné partout à la fois, avertira tous les ouvriers de la régénération. Une propagande publique échouerait encore aujourd'hui pour plusieurs raisons. D'abord, on ne la permettrait pas, et les propagateurs de l'idée s'exposeraient de gaieté de cœur et sans profit pour personne à des persécutions inutiles. En second lieu, le terrain n'est pas suffisamment préparé ; enfin, on trouverait encore dans l'espace une opposition formidable qui ne laisserait pas que d'être très-difficile à vaincre, qui rendrait même la victoire impossible pour le moment.

« Toute puissance est faible à moins que d'être unie. »

Rappelez-vous la fable. Il s'agit aujourd'hui de détacher de l'armée spirite du passé le plus grand nombre d'esprits neutres ou mal intentionnés ; c'est l'œuvre de chaque jour, c'est le travail fluïdique permanent de tous les esprits amis de la vérité.

« Une maille rompue emporta tout l'ouvrage. »

Cette maille est rompue sans retour. Mais que d'efforts pour la

rattacher ! que de luttés infructueuses pour les adversaires de l'idée et devant lesquelles il ne faut pas s'endormir ! Ces désincarnés, vous le savez, sont en communication constante avec leurs frères de la terre ; consciemment ou inconsciemment ils agissent sur eux sans relâche, c'est dans leur nature. Ceux mêmes qui sont dans le trouble ou le marasme ne cessent pas d'agir sans s'en douter, et ce fluide est constamment absorbé par les incarnés qui leur sont le plus sympathiques. Si ce phénomène cessait un instant de se produire, l'humanité cesserait d'exister, et les savants rougiront un jour d'avoir mis en doute cette vérité essentielle. Ces fluides étant un composé de pensées en harmonie avec la nature de celui qui les émet, il importe de les modifier dans le sens du bien, car elles sont généralement acceptées par celui qui les perçoit comme un effet de son propre travail intellectuel ; croyant les avoir récoltées dans son bien, il les traite comme sa chose propre, c'est-à-dire avec la plus grande déférence, souvent avec respect, quand il ne va pas jusqu'à l'adoration. Le moyen de modifier ces pensées c'est d'en épurer la source, d'aider à la transformation des Esprits qui leur donnent naissance. Pour cela l'évocation est nécessaire. Mais quelle évocation ? Une évocation particulière pour chacun serait impraticable, quel que soit le nombre de médiums qu'on puisse supposer en activité. Il s'agit donc, tout d'abord, d'une évocation mentale universelle faite par tous les spirites. C'est un fait qui se produit tous les jours et à chaque instant, même à l'insu de beaucoup de spirites participants ? Voici alors ce qui se passe pour les désincarnés. Tous sans exception se sentent appelés. Les adversaires du parti-pris, les éternels ennemis de l'œuvre frémissent et se contractent en quelque sorte pour ne pas laisser pénétrer dans leur péricrân le bon fluide qui vient de la terre. Ceux qui ne sont pas tout à fait endurcis se sentent émus, ils ont un bon mouvement que quelques-uns regrettent ensuite. Ceux qui sont dans le trouble ou le marasme sentent un contre-coup et se réveillent en sursaut, mais l'apathie reprenant le dessus, ils retombent dans l'inaction. Alors, les Esprits bons et valides s'emparent du fluide humain venu de la terre, le combinant avec le leur propre, ce qui lui donne une force irrésistible et d'une efficacité à toute épreuve, sur la plupart de leurs frères qui n'ont pas atteint le point d'élévation où ils sont parvenus. Pour ne pas diminuer trop la force fluidique dont ils disposent, ils choisissent les Esprits qu'ils croient les plus aptes à les comprendre et à les seconder. Ceux-ci ayant accepté la tâche qui leur est offerte et mis

leur fluide à la disposition de l'œuvre commune, choisissent à leur tour d'autres auxiliaires dans la masse. Avec le concours de ceux dont ils sont en quelque sorte les mandataires, ils portent leur choix sur d'autres Esprits, libres d'accepter le bon travail ou de refuser en acceptant les conséquences de leur refus. Ces conséquences sont, dans un temps donné, un travail imposé, plus pénible, à la place du travail libre qu'on refuse d'accomplir, et comme la liberté est toujours complète, si on se révolte contre cette loi de nécessité, si on refuse pleinement à lui obéir, on se voit forcé, dès que le progrès a atteint un degré incompatible avec l'abaissement dans lequel on se complaît, à s'exiler dans un milieu en harmonie avec les goûts et les aspirations auxquels on se livre. De là des migrations à peu près constantes d'un monde dans un autre. Mais il est des moments solennels dans la vie des humanités où ces changements sont beaucoup plus tranchés, les migrations naturellement beaucoup plus nombreuses ; l'un de ces moments se prépare pour l'humanité terrestre tant fluïdique que corporelle, et cette propagande dont nous parlons, n'est autre chose qu'un avertissement fluidiquement donné d'abord, en attendant que les circonstances permettent de lui donner une forme plus matérielle. Cet avertissement se transmet d'homme à homme par l'action de la pensée, mais aussi et surtout avec ce concours des Esprits dévoués dont nous nous occupons. C'est une chaîne continue formée d'éléments divers pour la forme, en vertu des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, mais identiques au fond ; c'est une sorte de pile électrique dans laquelle un incarné est toujours en contact avec un désincarné. Les Esprits directeurs du mouvement et instructeurs suprêmes en quelque sorte, puisqu'ils possèdent les plus hautes vérités qui puissent nous être enseignées, s'adressent aux médiums et leur donnent des instructions qu'ils sont chargés de transmettre. Ceux-ci, sous l'impulsion de leurs guides, non-seulement communiquent à leurs frères spirites incarnés le résultat de leur action médiumnique, mais encore, consciemment ou inconsciemment, ils font appel à des désincarnés qu'ils ont connus quelquefois pendant leur vie, mais qui, le plus souvent, leur sont totalement inconnus dans cette existence.

C'est ainsi que se font les choix dont nous avons parlé. Les Esprits nouvellement choisis s'adressent à leurs médiums pour faire appel à d'autres désincarnés, de manière à former une chaîne sans fin, dont les anneaux doivent être unis par les liens d'une solidarité

indissoluble et d'une charité ardente. Tel est le puissant moteur du progrès, le levier qui seul peut soulever le monde. De cette union fraternelle on peut tout attendre, même une diminution considérable dans le nombre de ceux qui, sans cette action bienfaisante, se seraient vus dans l'obligation de quitter la terre régénérée; parmi eux, il en est qui durent jadis s'exiler de mondes supérieurs et ce serait le paradis perdu une seconde fois. Cette vérité tout le monde doit la connaître et tous les spirites, ces médiums intuitifs, doivent faire leur possible, par les moyens fluidiques d'abord, et publiquement ensuite par la parole, pour la répandre au moment voulu. A l'œuvre donc, mes amis, mes frères, mes enfants ! la moisson sera belle et les greniers du Père de famille regorgeront de bon grain.

(*Un Esprit guide.*)

Jeu et rôle des perceptions et des idées.

Nos sensations sont l'origine de toutes nos connaissances. Sans les sens, nous ne pourrions avoir aucune perception, par conséquent aucune idée. Sans idées, il ne peut y avoir de science.

Au commencement, l'être intelligent ne peut avoir des idées antérieures, puisque jusque-là il n'a pu posséder les perceptions qui pouvaient les faire naître en lui. Avec l'aide des sens dont il est doué, il perçoit, compare et juge, et réunit ainsi pièce à pièce les éléments de son progrès à venir. Les facultés qui lui permettront d'arriver à la perfection sont bien en lui à l'état latent comme le chêne est dans le gland, mais elles ne se développent qu'à mesure que sa conscience s'élève. Ce développement graduel est le résultat du travail et de l'expérience. Il ne peut donc y avoir d'idées innées dans le sens propre du mot, mais il y a des idées intuitives.

A chaque existence, l'homme accroît la somme de ses idées; mais à chaque incarnation nouvelle, un nuage épais s'étend sur sa mémoire, et il ne conserve du passé qu'un souvenir confus. Il n'en retrouvera la perception raisonnée et claire qu'à son retour à la vie spirituelle. Alors il reverra les horizons oubliés, il jouira de ceux que lui aura mérités sa conduite et qu'il ne connaissait pas encore; il ajoutera aux connaissances antérieures celles qu'il aura acquises pendant son incarnation et pourra exactement en apprécier la valeur. Il pourra faire ainsi avec discernement le choix des épreuves qui doivent le mener plus loin dans le bien et le rapprocher de Dieu. On peut donc dire qu'il n'est possible de se rendre bien

compte du progrès accompli qu'après la mort, état où on peut formuler les résolutions les plus fécondes.

Si le souvenir des idées acquises antérieurement est confus, vague et indéterminé, il n'est pas moins vrai que par elles l'homme a progressé; il indique quel était l'élévation actuelle de sa conscience. Il n'aura aucun souvenir de ces idées, mais elles sont imprimées en lui et font partie de lui-même. Il lui sera impossible de les nommer, mais il est bien certain que c'est elles qui l'ont moulé intellectuellement et moralement et qui l'ont fait ce qu'il est. Il ne saura ni le comment ni le pourquoi de ce qui est en lui, mais il sentira ce qui est en lui; il est semblable à l'enfant qui, soumis à certains exercices spéciaux, dans le but de développer ses forces musculaires, ne saurait apprécier les moyens employés pour obtenir ce résultat, tout en connaissant la puissance dont il dispose.

Il est très-facile à l'homme de se rendre compte de sa puissance actuelle; s'il s'observe lui-même, il appréciera sûrement le chemin parcouru et le point où il est arrivé. Pour cela, il doit comparer ses perceptions et ses sensations avec celles des autres. Plus il aura progressé moralement, et plus sera puissante en lui la propension au bien. Si le mal qui répugne aux autres le laisse indifférent, c'est une preuve qu'il leur est inférieur; il leur est égal si l'impression est semblable, et supérieur si elle est plus forte; il est supérieur à tous si, naturellement, sans apprêt, il saisit des nuances des rapports qui échappent à tout le monde. Pour le progrès intellectuel, la même comparaison offrira des résultats semblables.

Par la connaissance de ce qu'il a, il peut comprendre une grande partie de ce qui lui manque et sentir le besoin de l'acquérir. Connaissant ce qu'il peut, il est porté à appliquer cette puissance. Il n'a pas besoin de se préoccuper de ce qu'il sent lui appartenir; mais il doit employer les éléments qu'il possède pour les développer encore par de nouvelles assimilations, et marcher vers le but. Etant toujours libre d'agir selon sa volonté, il est responsable. La conscience est pour lui un grand secours; s'il veut s'en servir, elle l'empêchera de dévier et le maintiendra dans la bonne voie. Il ne verra pas distinctement la route au loin devant lui, mais il sera toujours averti qu'il se trompe, si la direction prise tend à le faire dévier de la bonne voie.

Les diverses modifications de la conscience donnent à l'homme ce que nous appelons le naturel, le caractère, l'aptitude, le talent,

la capacité. Le goût (inné) intuitif de certaines études, de certaines occupations, de certains travaux, est le plus souvent le résultat des résolutions prises par l'homme avant son incarnation, alors que, pouvant juger en connaissance de cause, il a choisi les épreuves et les études les plus propres à le guider. Ces résolutions agissent sur lui à son insu, mais d'une façon tellement forte chez quelques-uns, qu'elle est pour ainsi dire invincible. Remarque : ceux qui peuvent suivre ces inclinations font dans les études qu'ils entreprennent des progrès étonnants, tant ils sont rapides, et le plus souvent ils se rappellent ce qu'ils savaient déjà. Leur travail réel d'investigation ne commence que lorsqu'ils sont arrivés au point où ils étaient parvenus antérieurement. N'a-t-on pas dit depuis des siècles que l'on naît poète?

Si avant l'incarnation l'homme n'avait pas fait de choix, il serait classé selon son élévation et soumis malgré lui aux épreuves et aux études qui conviennent le mieux à son avancement.

Si nous examinons l'humanité dans son ensemble, nous la trouvons composée d'individus semblables, mais nous chercherions en vain deux hommes égaux. Quelle que soit leur similitude apparente, nous trouvons toujours des différences entre eux ; ni l'intelligence, ni la moralité, ni le talent, ni la capacité, ni la propension ne sont égales. D'où peuvent venir ces dissemblances?

Si l'existence actuelle était la première, nous n'aurions pu faire antérieurement ni bien ni mal ; par conséquent, nous ne pourrions mériter ni un châtement ni une faveur quelconque. Nous serions tous aussi ignorants, aussi bornés, aussi ineptes, aussi stupides les uns que les autres, puisque nous n'aurions pu rien apprendre qui nous développât plus ou moins. Les différences ne pourraient se produire que par l'usage de la vie, par l'emploi plus ou moins bon de nos facultés ; mais, dans le principe, nous serions nécessairement tous égaux.

Cependant il n'en est pas ainsi ; nous voyons à chaque instant des enfants mieux doués les uns que les autres. Les uns apprennent facilement ce que d'autres ne peuvent comprendre malgré leur application opiniâtre ; tel apprend à lire en six mois ce que son frère ne peut savoir en deux ans ; celui-ci est naturellement doux, bienveillant, soumis, intelligent, tandis que l'autre est revêche, cruel, indocile et borné. Si le naturel et le caractère diffèrent ainsi, quelle en est donc la cause?

Celui qui n'a rien à répondre répète : *Dieu l'a voulu!* Mais Dieu

ne peut être injuste, Dieu ne peut punir l'innocent, Dieu ne peut être méchant! Cette théorie est monstrueuse; elle offense Dieu et ne prouve rien autre que l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui l'emploient. Non, Dieu n'est pas injuste; non, Dieu n'est pas partial; non, Dieu n'est pas cruel. Dieu est bon et équitable en toutes choses; il donne à chacun selon ses œuvres et n'impose jamais à l'homme un fardeau au-dessus de ses forces, ni une épreuve qu'il ne puisse accomplir. Il ne nous a pas créés pour nous perdre, mais pour nous sauver en nous rapprochant de lui. Il dépend de nous de nous en rapprocher plus ou moins vite.

Quoi qu'on fasse, si la pluralité des existences n'est pas admise, la question demeurera sans solution. Avec le dogme de la réincarnation, tout s'explique aisément; la lumière se fait partout, et d'insoluble qu'il était, le problème se résout de lui-même.

CARRET, à Wisker.

AVIS A NOS AMIS.

Nous prions mademoiselle Anna Boltine, que nous remercions de sa bonne lettre, de vouloir bien nous envoyer son adresse, afin que nous puissions lui répondre directement. — Nos papiers ayant été assez bouleversés depuis plusieurs mois, nous n'avons pu retrouver son adresse.

Madame Leymarie remercie les personnes qui ont bien voulu et veulent encore l'aider matériellement pour les frais de publication du compte rendu du procès. — Elle remercie aussi tous les spirites amis de France et de l'étranger; il y en a des milliers qui lui prêtent en ce moment pénible un aide moral bien utile; les lettres si sympathiques qui lui sont adressées de tous côtés, lui donneront le courage nécessaire pour supporter la condamnation que chacun sait apprécier.

Le procès des spirites a produit un effet moral considérable; prière de propager la lecture de ce volume, que nous devons tous avoir dans nos archives; on nous écrit aussi que les non spirites impartiaux estiment le condamné. Mais, comme il y a toujours un point noir, même dans les satisfactions les plus entières, nous avons eu le retour de deux volumes sur trois mille envoyés à nos correspondants; sur la bande du premier, il y avait la signature d'un spirite éclairé et instruit, qui, *a priori*, et sans doute très-satisfait des comptes rendus des journaux hostiles, a jugé inutile d'ouvrir ce volume; il a protesté, c'est son droit, mais croit-il avoir été juste?... Le deuxième a écrit une lettre à madame Leymarie; plus terrible que le premier, il est très-étonné qu'on ait imprimé ce procès et désire que M. Leymarie disparaisse, que son nom soit rayé... Est-il spirite???

Il nous est impossible de répondre à plus de mille lettres reçues; nous présentons à nos amis et nos excuses et notre reconnaissance pour leurs bienveillantes paroles; il est doux d'être éprouvé quand on a pour soutien moral l'unanimité des lecteurs de la *Revue*.

M. O. Sullivan nous écrit ce qui suit :

« Parmi les spirites de Paris, beaucoup lisent l'anglais; comme ils doivent s'intéresser aux publications des spiritualistes anglais, ils seront satisfaits de savoir que tous les vendredis ils trouveront au kiosque n° 246, placé devant la porte du grand hôtel des Capucines, le *Spiritualist*, journal hebdomadaire de Londres, qui est rempli d'articles intéressants sur le Spiritisme en Angleterre et aux Etats-Unis. M. O. Sullivan y relate des phénomènes intéressants qu'il lui a été permis d'étudier dernièrement avec M. le comte de Bulet. — Ne pas oublier le kiosque 246. » Coûte 0 fr. 50 c.

Industries maritimes et fluviales.

Paris, le 1^{er} août 1875.

Monsieur le rédacteur en chef,

L'œuvre dont nous poursuivons la réalisation se recommande d'elle-même, nous n'hésitons donc pas à solliciter votre bienveillant appui.

Persuadés que la publicité dont vous disposez deviendra pour notre œuvre de bienfaisance une garantie de succès, permettez-nous de compter, dès aujourd'hui, sur votre gracieux concours.

En signalant à vos lecteurs le but que nous cherchons à atteindre, vous vous serez associé à un acte de charité sur l'importance duquel on ne saurait trop insister.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, nos remerciements anticipés et nos bien cordiales salutations.

G. DORVILLE,

Délégué du Comité, Palais de l'Industrie, n° 4.

Cette œuvre est l'exposition des industries maritimes et fluviales, d'où est sorti un comité composé d'hommes éminents, sous le patronage de madame la maréchale de Mac-Mahon, l'amirale Fourichon, madame Dufaure, etc., etc..... Le but est celui-ci : développement de grands intérêts généraux et venir en aide aux sociétés de sauvetage, institutions des pupilles de la marine et autres institutions de secours, spécialement créées pour les marins et les pêcheurs. Il y a plus d'un million de Français voués aux rudes labeurs de la mer; et que de veuves et d'orphelins!!!

Si les dons répondaient à l'attente du comité, une fête serait organisée au Palais de l'Industrie, moyennant 5 fr. d'entrée; le montant brut des recettes serait versé pour l'œuvre.

Suite de la souscription pour les Ecoles régimentaires d'adultes.

Liste du mois de mai 1875, 516 fr. 50. — M. Lussiez, à Troyes, 68 fr. — M. Tailliez, à Saint-Omer, 205 fr. — Martin, arquebusier, 12 fr. — Dossaer, à Ostende, 20 fr. — M. Coutant, à Soissons, 7 fr. — M. Quentin, avocat à La Rochelle, 2 fr. 60. — M. Rosen, à Paris, 8 fr. — M. Cochet, Algérie, 37 fr. — Liste de madame Barbault de La Motte, 2,016 fr. 25. — Liste Vautier, 20 fr. 35. — Total, 2,942 fr. 70.

Souscription en faveur des inondés du Midi.

Total de la liste précédente, 521 fr. 50. — Société de la Foi spirite de Paris, présidée par M. Stiévenard, rue Vauvillers, 5, 20 fr. — Madame veuve Demay, à Vallét, 5 fr. — M. Louis Godment, à Saint-Ouen, de Thionville, 10 fr. — M. Liodon, à Cempuis, 1 fr. — Madame de Goyon, 5 fr. — M. Fromont, à

Lille, 10 fr. — M. W., boulevard de l'Hôpital, 2 fr. — Cinq spirites de Cognac, 5 fr. — M. Blanc, de Lalésie, 3 fr. 50. — M. Frédéric Pereira, 5 fr. — Groupe de Morlanwelz, 40 fr. — M. Taurel, à Toulon, 50 c. — Madame veuve Poujol, à Toulon, 1 fr. — M. Girinon, sous-chef artificier, à Toulon, 2 fr. 25. — M. Fournier, à Toulon, 1 fr. — M. Gensollen, à Toulon, 1 fr. — M. Durand, à Toulon, 50 c. — Berenguier et sa dame, à Toulon, 1 fr. — M. Ricard, à Toulon, 1 fr. — M. Guey-Naulin, à Toulon, 2 fr. — Mademoiselle Couret, à Toulon, 1 fr. — M. Auzende, à Toulon, 1 fr. — Madame Eugène Mallet, 5 fr. — Madame Louise veuve Morel, 5 fr. — M. A. C., à Alger, 20 fr. — L. M., à Alger, 5 fr. — Madame veuve D., à Alger, 2 fr. 25. — M. Lèbre, à Grécisque, 3 fr. — Madame A. Obin, à Granville, 5 fr. — M. Hector Obin, à Granville, 2 fr. — Mademoiselle Louise Maché, 2 fr. — M. Herblin, à Paris, 5 fr. — M. Griffon, à Reims, 5 fr. — M. L. Gauthier, à Labrosse, 3 fr. — M. Noël Beugnon, à Labrosse, 4 fr. — M. H. Biche, à Labrosse, 3 fr. — M. A. Hugot, à Labrosse, 3 fr. — M. L. Cousin, à Montfey, 4 fr. — M. A. Bossuat, à Montfey, 2 fr. — M. H. Beugnon, à Montfey, 2 fr. — M. et madame Caillaud, 2 fr. — M. Barère, à Paris, 5 fr. — M. Roussel, à Paris, 2 fr. — M. Michelier, à Cruet, 2 fr. 50. — Madame Meiffre, 2 fr. — Madame Fournier, 2 fr. — Madame B., 3 fr. — Anonyme, 1 fr. — M. le Dr Champneuf, à Vernanites, 5 fr. — M. Trosseille, à Issy, 3 fr. — Groupe Laspeyres, à Béziers, 50 fr. — Groupe de Rochefort, 43 fr. 65. — Groupe de la Derboux, 50 fr. — M. Huet, à Tours, 3 fr. 50. — M. Bataille, à Paris, 2 fr. 50. — M. Coutanceau, Algérie, 5 fr. — M. Thomas Jean, à Peuperguier, 5 fr. — M. F. Armingaud, à Peuperguier, 5 fr. — M. A. Bousquet, à Peuperguier, 5 fr. — M. André Gros, à Peuperguier, 5 fr. — M. B. de L., 2 fr. 50. — M. Joly, 5 fr. — Total, 870 fr. 45.

**Souscriptions envoyées directement à M. Poggiès, à Toulouse,
3, rue du Taur.**

M. D., pour un groupe de Tours, 70 fr. — M. L., à Rochefort (Charente-Inférieure), 40 fr. — M. D., à Bardonnèche, 20 fr. — M. G. T., à Agen, 40 fr. — M. F., voyageur de commerce, 20 fr. — M. G., à Coursan, 5 fr. — M. P. et sa nièce, à Lyon, 3 fr. — Madame B., à Toulouse, 5 fr. — Groupe de Williers-Morgon, 40 fr. 65. — Un spirite, 5 fr. — Total, 4028 fr. 80; avec trois versements aux journaux, 4,246 fr. 60.

M. Poggiès a distribué lui-même les 443 fr. qu'il a reçus aux victimes qui ont le plus souffert de l'inondation et qui lui ont été signalées par le dizainier de ces quartiers; notre digne et brave président du Cercle de la Morale spirite, à Toulouse, nous fait un tableau navrant de la position des malheureux inondés; il termine sa lettre par ces mots: « Faites, ô mon Dieu! que ces pauvres malheureux trouvent tout ce dont ils ont besoin et que nous ne pouvons leur donner. » « Ci-joint le reçu du maire de Toulouse. »

VILLE DE TOULOUSE.

**N° 2269. — SOUSCRIPTION PUBLIQUE EN FAVEUR DES VICTIMES
DE L'INONDATION.**

Toulouse, le 17 août 1875.

La *Revue spirite*, rue de Lille, 7, à Paris, a versé la somme de sept cents francs par les mains de M. Poggiès.

Le Gérant: A. BOURGÈS.